

PROLOGUE

- Hé, Françoùé ! Coi loun dounté vai ?
- Oh, millo diou ! Tal loun , tal loun,
Qué per diré « cacaou », sei disa « des noix » !

François Jaubert, de retour du
siège d'Anvers de 1832.



*La reddition d'Anvers le 23 décembre 1832
Gravure de Raffet*

AVERTISSEMENT TOME II

Heureux de vous retrouver mes bons enfants, toi chère lectrice et toi cher lecteur, pour ce deuxième tome du Tiers Testament des générations LAPORTE.

J'espère ne pas t'ennuyer en te racontant tes racines en cette époque printanière où tu as hâte de t'en extraire au lieu de t'y complaire. Mais je suis sûr qu'il te tarde de partir avec moi vers ces Îles Sous-le-Vent régénératrices, au contraire, de « lendemain épiques et de mirages dorés ».

Tu as dû réaliser avant moi, tant ton esprit est vif et le mien par trop lourdaut que d'un côté comme de l'autre, Laporte et Jaubert, nous partons d'un Léonard : Léonard D. Laporte homme de plume en Limousin d'une part, et Léonard Jaubert homme d'enclume et de marteau d'autre part. Non ? T'y as pas pensé ? Reprends donc le tome I et tu verras. Tu sais sans doute le don spécial attribué à cet apôtre du Limousin que fut ce bon ermite ; peut-être pas. Alors je vais te dire : Saint Léonard est, par excellence, le « libérateur ». Libérateur de tout ce qu'on veut, du prisonnier à la femme enceinte. Tiens, par exemple, Richard Cœur-de-Lion lui rendit hommage à sa sortie de prison ; sauf qu'il fut rattrapé définitivement dans les parages, à Chalus, après ce pèlerinage. Illuminé Saint Léonard ? Peut-être, mais pas fou...

Mais cela nous amène bien loin de notre sujet, pensez-vous. Eh bien non. Car on peut se demander si ce libérateur à tout faire ne soutenait pas par avance cette sorte de voyageurs mi-rêveurs, mi-aventuriers qui partent avides de grand large et de « là-bas », en rompant les chaînes de la routine, « *ad divites agros* ». (Traduction dans le tome I, en vente chez l'éditeur).

Bon ! Je compte sur toi, cher lecteur, quel que tu sois, Français ou Anglais sans rancune, pour m'accompagner pas à pas parmi ces chapitres parfois décousus, mais qui te mèneront aussi bien qu'une pièce de théâtre antique, avec ses problèmes et ses solutions, ses chausse-trappes et ses dénouements, vers un « plaise à-Dieu » du plus pur art dramatique... et inattendu. Même pour l'auteur !

Parfois dérouté peut-être, ne sois pas trop sévère envers cet auteur qui lui-même réalise qu'il est plus ici un rédacteur qu'un écrivain . Son seul mérite – outre celui d'avoir découvert les documents présentés – est d'avoir cherché, en les sélectionnant, à les placer au mieux sur la trame d'une intrigue réellement vécue par les acteurs ; acteurs conscients, sans doute, de jouer un peu pour leur public ; qu'il fût leur contemporain, insulaire ou lointain, ou qu'il soit toi-même, ô chanceux lecteur !

N'est-ce pas ?

Et maintenant... les 3 coups !

PREMIERE PARTIE

L'APPEL DU LARGE

CHAPITRE I

SI LOIN, SI LOIN...

(1833)

« *Si loin, si loin que pour dire cocaou, on disait des noix !* »

Pour un dépaysement, c'en était un pour François JAUBERT qui n'était guère sorti de ses bois de Merle à Monfaucon, en Périgord, où il était né en 1809 de Jean Jaubert et Marie Magnat. À cette époque on y parlait le patois plus facilement que la langue de Chateaubriand, et on devine un peu de coquetterie dans la réponse du conquérant : il venait, lui, de traverser un pays civilisé où l'on parlait Français : jusqu'aux rives de l'Escaut, si loin, si loin pourtant.

Avait-il tiré au sort « le mauvais numéro » qui devait garder sept ans le fantassin sous les drapeaux, ou remplaçait-il un malchanceux contre argent comptant ? À vrai dire on ne sait plus, depuis si longtemps... Oh ! Il n'est pas impossible qu'il fût taquiné, aussi, par la fibre des voyages, ce JAUBERT. On verra bien avec sa descendance resurgir cette tentation. Au moins espérait-il s'en aller un peu voir les environs, sans se douter que le sort le mènerait « *tal loun, si loin* ».

Or il s'en passait des choses en dehors de Monfaucon à cette époque !

Souvenons-nous de cette année charnière de 1830, riche de tant d'évènements qui ont marqué notre Histoire. Peu après la conquête de l'Algérie, entreprise à la barbe des Anglais, les « Trois Glorieuses » ouvraient la porte de la Monarchie de Juillet. L'année suivante une conférence tenue à Londres entre la France et l'Angleterre reconnaissait l'indépendance de la Belgique menacée d'une extension des Pays-Bas. Seulement la Hollande, dépossédée de ce port florissant, refusait de restituer Anvers... C'est

alors que, faisant cavalier seul, le gouvernement Français décida en 1832 une intervention militaire qu'il confia au maréchal Gérard.

Voici donc maintenant revenu au pays ce héros qui, disait-on, « avait failli se battre » à Anvers. Quelques jaloux sans doute disaient cela ! Il est vrai qu'on a dit un peu la même chose des Hollandais qui auraient baissé les bras au premier coup de canon. Que nenni ! Ils perdirent des milliers d'hommes et nous-mêmes eûmes 108 morts et de nombreux blessés. François était bien un héros. Pour qui aime les clins d'oeil de l'Histoire, rappelons que le dit maréchal Gérard n'était autre que le grand-père de Rosemonde Gérard, l'épouse d'Edmond Rostand auteur de « *l'Aiglon* », lequel Aiglon se mourait à Schoenbrunn, justement cette année-la.... On pourrait dire que tout cela est tiré par les cheveux. Non encore ! Car en 1900 Rostand dédia son « Aiglon » à son fils Maurice « à la mémoire de son héroïque arrière-grand-père Maurice, comte Gérard, maréchal de France ». Oui ! François était bien lui aussi ce héros célébré pendant quatre générations jusqu'à son arrière-petit-fils Étienne Jaubert. Quand même !



Le pont du Mignon au Fleix (24130)

Monfaucon ?

Je vais vous dire : où, quand et comment.

Où ? - Vous voyez ce méandre de la Dordogne en aval de Bergerac ?

La rivière y fléchit au point de revenir presque sur elle-même. Et d'ailleurs le bourg qui la borde au nord-est à ce niveau se dénomme à juste titre « le Fleix ». Fallait y penser. En face un hameau est appelé « le Sac », on comprend pourquoi. Dans ces conditions le courant vient buter sur le tombant du plateau de Ponchapt (pour celui-là rien à voir avec Pompée... mais pourquoi pas avec ponant ?), ce qui obligea à construire un magnifique ouvrage le long de la rive droite, les pieds dans l'eau, pour supporter la route de Port-Ste-Foy. Tout le monde connaît ce « Pont du Mignon » pour la construction duquel on aurait utilisé la main-d'oeuvre des prisonniers de la guerre de Crimée. D'autres parlent du « Pont des Anglais ». Allez savoir... Dominé par le tumulus de Gilet, un autre pont fut construit en 1927 pour enjamber la rivière ; on disait alors : le Sac est troué.

La commune de Monfaucon quant à elle se situe à deux lieues au nord du Fleix, entre Dordogne et Lidoire son affluent, en bordure ouest de la vaste forêt du Landais. Celle-ci se draine vers la Dordogne au midi, et vers l'Isle au nord.

Quand ? - Le site archéologique du Gabestou dominant le Fleix fait remonter la présence humaine sur la commune à 140.000 ans (Paléolithique supérieur) comme en atteste la présence en abondance de silex taillés jusqu'à l'époque magdalénienne.

À l'époque historique, c'est à partir du XI^{ème} siècle que se signale l'ère monastique avec l'établissement d'un prieuré dont on a des traces. Il disparaît pendant la guerre de Cent Ans, mais autour s'étaient établis église et village.

Les trois paroisses de Monfaucon, Ponchapt et le Fleix forment au Moyen Âge la châtellenie du Fleix, gouvernée par les Seigneurs de Grailly, puis par la maison de Foix qui leur succède. C'est ensuite au XVI-XVIII^{ème} l'appropriation des terres par la noblesse de robe et la bourgeoisie comme un peu partout dans

ces campagnes. Elles connurent la rigueur de certains hivers, les pillages des gens de guerre, la pression des impôts, les pestes, la famine, le brigandage... En attendant le phylloxéra à partir de 1880.

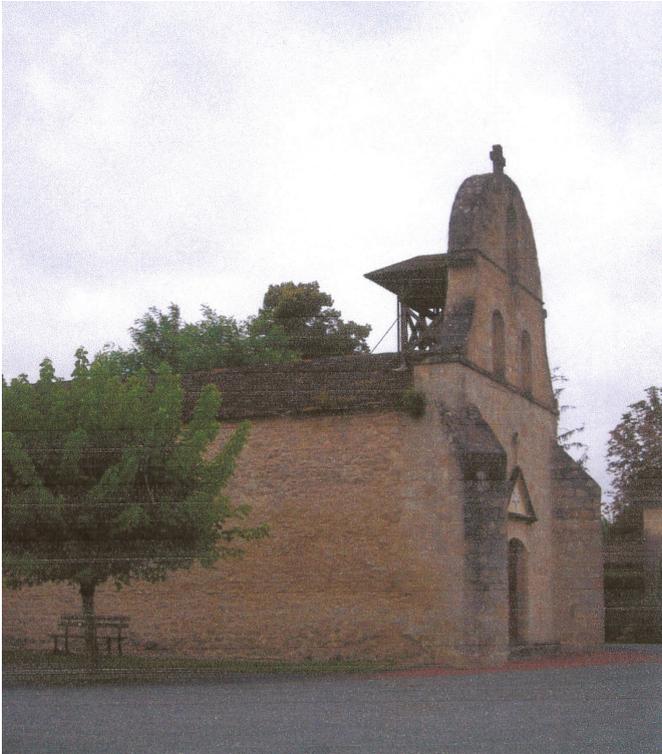
Comment ? Au XIX^{ème} siècle, période qui nous intéresse plus particulièrement, « le brigandage qui sévit en Périgord sous le Consulat et le premier Empire atteignit Monfaucon, brigandage se nourrissant du refus de partir à l'armée. Réfractaires aux armées Napoléoniennes, dirigés par un dit Labrebendaine, ils étaient connus sous le nom de chauffeurs de Monfaucon (ou Brigands de la Malevielle). Ils se livraient à l'attaque et au pillage des fermes environnantes et se réfugiaient dans les bois avec leur butin à l'abri d'un cluseau. Au nombre de huit, ils furent arrêtés : des peines lourdes étaient alors prévues pour les réfractaires ou les déserteurs. Ils furent jugés les 22 Ventose et 16 Germinal de l'an IX (1801) par le Tribunal Criminel de la Dordogne siégeant à Périgueux, puis exécutés place de la Clautre, dans cette même ville...

La reprise économique, attendue par plusieurs générations, vint enfin aux alentours de 1850. Avec la naissance de la grande industrie, la construction des chemins de fer, la demande de vins courants s'intensifia. Des soins furent apportés au vignoble : le vin donnait lieu à nouveau à un commerce régulier et important. Le port du Fleix enregistrait, en 1855, 1.900 tonnes de marchandises diverses expédiées, sans compter les transports clandestins et le commerce par voie de terre. L'argent circule à nouveau, les ouvriers agricoles voient leur salaire augmenter et se font propriétaires.

L'offre de travail a transformé la campagne : maçons, tailleurs de pierres, charpentiers, tuiliers s'affairent à la rénovation de l'habitat, bûcherons et scieurs de long ont fort à faire pour répondre aux demandes de la marine et des chemins de fer. Dans le même temps, un beau café avec billard s'ouvre dans le bourg, puis un boulanger s'installera tout près. Dans les hameaux s'établissent artisans, boulangers et cabaretiers. L'expansion est en marche...elle n'ira pas loin ! » (*Monfaucon à travers les siècles. Extrait d'une monographie de 1997 anonyme. F. Ferney ?*).

Aujourd'hui la commune exhale 300 âmes. Quelques derniers courageux n'ont pas renoncé à faire fructifier une terre jalouse, encore sauvage, où la pinède, parcourue de chevreuils et de sangliers, encercle de belles vignes amoureusement soignées sur cette ligne de front du « Bergerac », avec de beaux résultats. Dans les creux, des étangs et par-ci, par-là, des « *lidoiroux* » vont à travers bois à Castillon pour leur rendez-vous avec l'Histoire. Ainsi continue la vie.

Il y eut un temps pour « *bouter les Anglois* »... Un autre pour tenir les Hollandais chez eux... Nous y étions !



Monfaucon : l'église.

SOURCES

Je t'entends d'ici, ô lectrice fidèle ! « *Comment sait-il tout cela ?* »

Tout simplement, ma chère, par ma lecture assidue des « *Propos d'un Clampin* », souvenirs d'un pèlerinage sur ses lieux de guerre de 1917 et 1918 d'Étienne Jaubert. Le voici en Lorraine. Il écrit ceci :

« C'est sur les hauteurs dominant l'Aroffe à son tournant vers sa perte (vers le Rhin), en rive droite, où nous allions parfois par une courte marche muser un peu et écouter la théorie sur les armes nouvelles et le « service en campagne », sous les maigres ombrages des taillis de chênes venus sur le roc, que j'éprouvais chaque fois une impression de déjà vu.

À ma connaissance cependant, aucun de mes anciens ne vint jamais dans ces parages. Mon arrière-grand-père François Jaubert, qui faillit se battre au siège d'Anvers sur l'Escaut en 1832, (note bien ça), ne vint point par ici... À moins qu'il n'y passât... ? Il était natif de Monfaucon (note aussi) comme tous les siens depuis des lunes... (Ah, là...disons des croissants !). Ce paysage l'aurait frappé !... »

Voilà. Tu sais tout... ou presque.

Parce que nous ne faisons que commencer.

CHAPITRE II

LES JAUBERT

Ce conquérant de « *Françoué* » devenu François, n'allait pas en rester là. Retrouvant son Merle natal il espérait désormais des terres plus riches. Il ne parlait pas encore latin, non... mais le « *ad divites agros* » ne lui sortait plus des méninges¹. Pas la peine pour ça d'aller bien loin. Suffisait de se laisser descendre, d'enjamber le Gabestou en passant au-dessus les millénaires ancestraux, pour se retrouver sur ce terroir tant fertile, enfermé par le méandre du Fleix.

Et voici notre Jaubert traversant la Dordogne, débarquant au Sac, pour arriver à Saint-Avit, Saint-Avit-du-Moiron comme on disait alors et pendant encore des lunes. Parce que le Moiron c'est ce ruisseau qui, à partir de St-Avit, se laisse porter par son grand frère le Seignal jusqu'à la Dordogne.

François Jaubert s'implante sur cette terre promise où il épouse illico Catherine Bourdil et où naîtront trois générations après lui :

- Pierre dit Firmin Jaubert (1842-1921)
- Henri dit Arthur Jaubert (1871-1943)
- Et Étienne Jaubert (1898-1971), frère aîné de Marie-Antoinette et de Claude, notre conquérant des Îles-sous-le-Vent.

Je t'écoute, ô lecteur : tu m'interromps, c'est bien ça ? ...

- « *Mais d'où viennent-ils ces Jaubert ? Tu vas nous dire qu'ils sont sortis du Gabestou il y a 140.000 ans, toi qui sais tout, ô généalogiste de mes... Et puis même ! Faut bien un début pour tout le monde. Même pour les gabastounais.* »

1 Nous devons ces tuyaux à notre cousine M.Th. Jambon (Neuvic / l'Isle) du Cercle de Généalogie du Périgord, 9 rue Roletrou à Périgueux, descendante de Barthélémy J.

Réponse, ô lecteur attentif. Souviens-toi de notre tome I, intitulé judicieusement : « Notre seule Dordogne ». Il y est dit que grâce à un arrêt du Parlement de Bordeaux, nous savons que cette noble lignée vivait depuis le XVII^{ème} siècle à St-Médard de Mussidan, jolie paroisse sur les bords de l'Isle, affluent de ?...

- *la Dordogne* ! Bien. Et nourrie de ?... *l'Auvézère* ! Et oui. Léonard Jaubert y exerçait à l'époque l'honnête métier de forgeron ; mais, ainsi que le roi Arthur de la chanson, il avait trois polissons de fils qui avaient la sale manie de chasser les cochons du voisinage... Mais c'était un excellent forgeron !!!

Quoiqu'il en soit, exil ou « suivez la femme » (ce que les savants dénomment gynotropisme... non ?) on retrouve ces gailards à St-Martial d'Artenset, un peu plus bas sur l'Isle ; puis nous voici à Monfaucon avec Jean Jaubert époux de Marie Magnat, puis avec François leur fils qui, lui, chassa un autre gibier sur les bords de l'Escaut. Plus tard ce sera Étienne qui chassera le cochon sauvage en Océanie, avec le fusil de son grand-père Firmin acquis, il y avait déjà des lustres à la Manu de... St-Étienne, justement ! Tu suis ?

Non mais ! Après ça on dira qu'il n'y a que des coïncidences ! Et l'ADN alors ?... Sans compter ce redoutable bécassier de Jean Cassignard qui, à la génération suivante s'inscrit à son tour dans cette lignée.

Je résume le tableau généalogique qui t'attends en fin d'ouvrage :

- **Léonard**, forgeron à St-Médard de Mussidan, ép. Jeanne Léonardet.

- **Jean** le Terrible, ép. Marguerite Miallou, le Merle à St-Martial d'Artenset. Leurs 3 fils porcinoïdes : Léonard, Barthélémy et **Mathurin** ép. Marie Desgoutes, le Merle, St-Martial d'Artenset

- **Jean** ép. Marie Magnat à Monfaucon.

- Jean dit **François zélocide**, ép. Catherine Bourdil, Monfaucon puis St Avit.

- Pierre dit **Firmin**, ép. Marie Guionneau, St Avit.

- **Henri** dit *Arthur*, ép. Marthe Cros, St Avit puis Ste-Foy.

- **Étienne** *le Tahitien*, ép. Odette Menu, St-Avit, Raiatea, puis... Arcachon.

Après cette pose récapitulative, reprenons le fil de notre Jaubertographie qui nous avait menés jusqu'à François, et que nous continuons maintenant avec Pierre dit Firmin, son fils.

Firmin JAUBERT

Ce que nous savons de Pierre dit Firmin nous est donné par son petit-fils Étienne dans son « *Propos d'un Clampin* »² écrit en 1968, après son pèlerinage sur les lieux de sa guerre.

Par lui nous connaissons un peu mieux la lignée Jaubert et, après Monfaucon, la vie à St-Avit en ces temps révolus, en particulier par ce chapitre intitulé : ALIX, du nom de son ami d'enfance.

« Alix était plus sportif que moi. Quand je faisais à la maison le récit de ses exploits, mon grand-père Firmin, devenu le grand sportif de la famille depuis le décès de son père François maître de danse et de bâton, s'étonnait amèrement du surclassement de son petit-fils par le petit-fils de Rimballet. (c'était le surnom du grand-père d'Alix ; c'était son chaffre. Tout le monde avait son chaffre à St-Avit, sauf les Jaubert qui n'en eurent jamais).

Étant le deuxième de sa nichée, on l'avait prénommé Second... Son nom patronymique était Salot (et il ne l'était pas). Cela étant, à l'état civil notre Fannie était inscrite femme Salot ; ceci pour les généalogistes des temps futurs. (Merci tonton ! NDLA)

Second était camarade d'enfance de Firmin, mais moins habile en tout et timoré. C'était un homme de taille moyenne, sec de peau, avec une tête de casse-noisette. Humble et aimable comme tous les humbles.

Firmin Jaubert, mon grand-père, était l'homme de tout les sauvetages. Il délivra Second en mauvaise posture à la cime d'un peuplier où il dénichait de jeune pies, au Freyssinet, au bord du Moiron. Il sauva son ami Mercier meunier au moulin de Puy Servan, coincé sous sa meule ! Arrêts de chevaux emballés, bai

2 *Propos d'un Clampin*. Étienne Jaubert. Soi-même éditeur. L'Amirauté. Arcahon. 1968.



Devenu centre hospitalier, on y reconnaît encore de nos jours la cour ouverte sur « l'avenue Charrier » et les batiments anciens. Époque de transition avec un fiacre à l'arrêt devant le trottoir et, à l'arrière-plan, le teuf-teuf fumant le progrès ! (la ligne date de 1875), et le clocher de Saint-Martin de Braix de Pineuilh. À gauche, bordé de peupiers, le Rance aujourd'hui sous-terrain.

gneurs sauvés de la noyade... Il est aujourd'hui au Paradis, dans la salle des sauveteurs. »

Henri JAUBERT

Henri JAUBERT, dit Arthur, naquit à St-Avit-du-Moiron le 21 juillet 1871 de Pierre Jaubert, dit Firmin, et Marie Guionneau. Nous pensons qu'il étudia au collège catholique de l'abbé Charrier à Ste-Foy (actuel Centre Hospitalier), puis fit son service militaire aux Chasseurs Alpains.

Il épousa Marthe Cros de Qeyssac, village au confluent du Caudau, de la Maïze et de la Saine, dont il eut trois enfants : Étienne, Marie-Antoinette et Claude la cadette.

La vigne, et surtout la défense de la culture du tabac, absorbèrent son étonnante énergie, jusqu'au moment où il entreprit le négoce du vin. Un premier établissement fut créé d'abord à Gardonne à proximité de la gare. Puis avec deux associés il monta à Ste-Foy entre la rue de la République et la Dordogne, sur un hectare, les célèbres Établissements Albert Foucaud Jaubert dont le commerce devait s'étendre jusqu'en Océanie.

Parallèlement H. Jaubert se lança dans l'immobilier viticole. De belles propriétés passèrent entre ses mains telles que Parenchère à Ligueux, Cavalerie à Peymilou (où on célébra le mariage de sa fille aînée Marie-Antoinette), puis Grand Mayne, Pavie Decesse et Haut Sarpe à St-Émilion. Excusez du peu ! Ces trésors hélas ne firent que passer, laissant sans doute de substantiels bénéfices.

En 1917, de St-Avit il déménagea pour Ste-Foy, en ville, au 19, rue Jean-Jacques Rousseau, une maison confortable qui vit naître deux de ses petits-enfants : Claude et Jean Cassignard. Puis en 1920 il eut la main heureuse pour l'achat en viager de la villa Aïta qui devait revenir par la suite à sa fille Claude...

Henri Jaubert y mourut le 23 janvier 1943, « deux jours après son Roi » au grand dam de ce coeur fidèle. Il dort depuis pour l'éternité, à St-Avit, avec sa femme et ses parents.

Ses belles voitures lui avaient fait donner par ses petits-enfants le surnom de Papé Toto.

À 56 ans, en pleine andropause, il avait vu partir son fils Étienne, sa belle-fille Odette et leur bébé Marguerite (Guiguite) assistés du fidèle Jules Chassagne, quérir la fortune sous les cocotiers des Îles-sous-le-Vent. Toute une histoire, riche d'aventure, d'espérance et de déboires.

Ô vous tous à qui il tarde d'en savoir davantage... tournez vite la page ! ».



Henri et Marthe Jaubert